



# L'alchimie arabe

*Prof. Dr. Pierre Lory*

[pierre.lory@ephe.psl.eu](mailto:pierre.lory@ephe.psl.eu)

*Pierre Lory est directeur d'études à l'Ecole pratique des Hautes Etudes à l'université Paris Sciences et Lettres (PSL). Il détient la chaire de mystique musulmane de la 1<sup>re</sup> section « sciences religieuses » et est membre du Laboratoire d'études sur les monothéismes (UMR 8584). Ses travaux portent principalement sur les pratiques mystiques et ésotériques dans l'islam.*

L'alchimie est née en Egypte sans doute vers le début de notre ère. C'est là qu'elle s'est élaborée progressivement comme une pratique autonome, d'abord en milieu hellénique « païen », puis chrétien et juif. Il s'agissait d'une discipline profondément ésotérique, imprégnée de gnosticisme et de notions de magie, comme en témoigne notamment l'œuvre de Zosime de Panopolis (3<sup>e</sup>/4<sup>e</sup> siècle). On peut cependant affirmer que c'est dans le monde arabo-musulman que l'alchimie acquit sa dimension définitive. L'historien des sciences Robert Halleux a pu écrire : « Non seulement une bonne partie des textes classiques [de l'alchimie européenne médiévale] sont traduits de l'arabe, mais le monde islamique a créé les genres, les concepts, le vocabulaire, frayé les prin-

cipales voies où chemineront les adeptes médiévaux »<sup>1</sup>.

L'empire arabe qui se construit au Proche-Orient et en Afrique du Nord vers le milieu du 7<sup>e</sup> siècle créa une zone culturelle unifiée au sein de laquelle les sciences et les idées pouvaient circuler et s'échanger notamment grâce à une langue commune, l'arabe. L'arabe devint en effet la langue de culture d'un territoire s'étendant de l'Espagne à la vallée de l'Indus. Or l'intérêt des intellectuels musulmans pour l'alchimie semble avoir été fort précoce. La traduction en arabe de traités en grec, copte ou syriaque a dû suivre l'observation des opérations purement techniques des praticiens métallurgistes. L'imposante littérature alchimique médiévale de langue arabe se constitua pour partie sous forme d'écrits pseudépigraphiques, attribués à des auteurs comme Hermès, Pythagore, Aristote, Platon, Zosime ou encore Apollonios de Tyane. Ces écrits posent de redoutables questions aux historiens des sciences : s'agit-il de la traduction arabe d'originaux grecs actuellement perdus ? Ou bien de la rédaction directement en arabe de textes attribués à des prestigieux

penseurs de l'Antiquité ? La réponse oscille selon les cas entre ces possibilités, sans qu'il soit toujours possible de trancher. La date de leur traduction ou composition est généralement difficile à repérer<sup>2</sup>.

Une littérature alchimique de facture islamique s'est toutefois épanouie assez tôt. Si l'attribution d'une œuvre alchimique au prince omeyyade Khâlid ibn Yazîd (fin du 7<sup>e</sup> siècle) semble une fiction tardive, il est probable par contre que des auteurs alchimistes musulmans se mirent à pratiquer et rédiger assez tôt, au 8<sup>e</sup> siècle. La tradition retient, pour cette période ancienne, l'enseignement alchimique attribué au savant imam chiite Ja'far al-Sâdiq (m. 765) et surtout à son disciple Jâbir ibn Hayyân. Jâbir aurait été initié à l'alchimie par Ja'far, puis l'aurait pratiquée en Irak principalement. Il aurait fréquenté la cour des vizirs barmécides à Bagdad, avant de connaître la disgrâce, et de mourir dans la clandestinité (810 ?). Ces données sont toutes invérifiables, et en fait fort douteuses<sup>3</sup>. « Jâbir » est l'auteur supposé de quelque 2000 ou 3000 titres, portant principalement sur l'alchimie, mais aussi sur la médecine, la philosophie, l'astronomie, la magie. Les recherches des érudits contemporains ont démontré que le corpus de Jâbir ibn Hayyân – comme d'ailleurs l'enseignement supposé de son maître Ja'far – avait été composé plus tard, au 9<sup>e</sup> et 10<sup>e</sup> siècle. Jâbir est sans doute le nom éponyme d'une école d'alchimistes chiites irakiens. Il n'en reste pas moins sûr que le noyau primitif de cette œuvre a dû être plus ancien. En résumé : des intellectuels de langue arabe se seraient effectivement intéressés à la science alchimique au 8<sup>e</sup> siècle, avant d'avoir accès aux ouvrages de philosophie, de médecine ou d'astronomie grecs, traduits en arabe aux 9<sup>e</sup> et 10<sup>e</sup> siècles. Les traductions des textes grecs, et notamment ceux (authentiques cette fois) d'Aristote ou de Galien ont rejailli par la suite sur la production alchimique arabe, lui fournissant un cadre épistémologique et une vision de l'univers cohérente, commune à tous les savants à cette époque.

La littérature alchimique arabe s'accrut de façon considérable durant tout

le « Moyen Âge » islamique. On peut citer, parmi de nombreux auteurs, le fameux médecin et philosophe al-Râzî (m. vers 930, le Rhazès du Moyen Âge latin) qui fut praticien enthousiaste d'un travail alchimique méthodique et factuel. Les textes d'auteurs comme Ibn Umayl (10<sup>e</sup> siècle) ou 'Irâqî (13<sup>e</sup> siècle) ont été très lus et commentés. Les traités fort argumentés de Tughrâ'î, ministre et fin lettré iranien exécuté en 1121 pour des raisons politiques, mériteraient d'être mieux connus en Occident<sup>4</sup>. De même l'œuvre monumentale de Jaldakî (m. 1342) représente-t-elle une tentative de synthèse encyclopédique des différentes sciences « secrètes » – astrologie, alchimie en particulier – tenant compte de l'héritage antique, hellénique notamment<sup>5</sup>. La pratique de l'alchimie traditionnelle se poursuivit sans discontinuer dans le monde musulman, en Iran, en Inde et au Maroc notamment jusqu'au début du 20<sup>e</sup> siècle.

En quoi consistait exactement le travail des alchimistes arabes ? Leur but était apparemment d'obtenir une substance dite « Pierre des philosophes » (*hajar al-falâsifa*), capable de transformer les métaux vils en argent ou en or. Nos auteurs nous décrivent souvent une longue suite de distillations. L'opérateur se procure d'abord une certaine quantité de « Matière première ». Celle-ci n'est jamais identifiée en termes clairs. Selon les instructions de Jâbir, l'opérateur doit la fractionner pour en isoler les quatre éléments supposés constituer la matière : l'Eau, l'Air, la Terre et le Feu. Puis il purifie séparément chacun de ces quatre éléments au moyen de dilutions successives suivies de distillations d'intensité variée. Enfin, il réunit ces éléments purifiés en une nouvelle matière, constituée de parties pures, équilibrées, et non susceptible de s'abîmer. Cette substance est rouge, d'une consistance semblable à la cire ; elle est appelée « Elixir suprême » ou « Pierre des Philosophes ». Projetée sur du plomb, elle est censée le transmuter en argent et/ou en or.

Plusieurs penseurs islamiques de renom ont discuté la possibilité même de ces transmutations métalliques. Certains ont

nié cette possibilité. Ainsi le philosophe al-Kindî (m. 866), ou encore le penseur maghrébin plus tardif Ibn Khaldoun (m. 1406), qui discuta la question dans ses *Prologomènes à l'Histoire universelle*. Le protagoniste le plus célèbre de cette position fut Ibn Sînâ (l'Avicenne des latins, m. 1036). Dans son *Livre de la guérison* notamment, il défend l'idée qu'aucune substance ne peut changer de différence spécifique pour devenir une autre substance. Les alchimistes ne peuvent obtenir des transmutations au niveau des espèces ; ils arrivent tout au plus à modifier certaines qualités extérieures, certains accidents, comme la couleur ou la consistance d'un métal. Ce point est le centre même de tout le débat. Jâbir ibn Hayyân avait quant à lui défendu l'idée que toute substance pouvait se transformer en toute autre. En effet, selon lui, l'élément Terre (froid et sec) par exemple, peut être chauffé pour devenir du Feu (chaud et sec) ou humidifié pour devenir de l'Eau (froid et humide), et ainsi de suite. Aussi devrait-on pouvoir obtenir de l'or à partir de toute autre substance, en principe. Mais afin d'éviter de se livrer à des tâtonnements longs et fastidieux, et afin de ne transformer en or que les substances les plus proches et faciles à traiter, il avait élaboré des sortes de matrices mathématiques, les « Balances », permettant de repérer les degrés des qualités élémentaires (chaud, sec, froid, humide) dans chaque substance, afin d'opérer des transmutations dans les meilleures conditions. Ce système des Balances, fondé sur un enseignement attribué à Apollonios de Tyane, était toutefois tellement complexe lui-même qu'il ne fut pas repris par les auteurs ultérieurs. Le principe de la « non-permanence » des substances était toutefois posé. C'est ce point précis qu'Avicenne ne pouvait accepter. Par ailleurs, parmi les défenseurs de l'alchimie, nous trouvons sans surprise Rhazès, qui s'employa à réfuter le traité d'al-Kindî contre l'alchimie, ou encore Tughrâ'i, qui rédigea une réponse longue et systématique aux arguments d'Avicenne. Notons également la position du grand philosophe Fârâbî (m. 950), dont le traité *Sur la nécessité de l'art alchimique*

défend l'idée que l'intérêt majeur de l'alchimie n'est pas l'obtention d'un métal précieux, mais bien l'exercice de l'intelligence humaine, la rendant capable de saisir philosophiquement les réalités naturelles<sup>6</sup>.

En passant de la sphère égyptienne tardo-antique au monde arabe, l'alchimie n'a pas seulement été arabisée. Elle a été repensée dans le cadre de l'islam. Dans les premiers ouvrages alchimiques en grec, le fondateur ou transmetteur supposé de cette science était souvent identifié à Hermès. Les auteurs musulmans ont identifié Hermès au prophète Idrîs, mentionné furtivement dans le Coran (sourate 19, versets 56-57). L'alchimie devenait de ce fait une science d'origine prophétique, acceptable pour le public islamisé. Des enseignements alchimiques furent attribués à des prophètes comme Moïse, David ou encore Jésus. Dès lors, l'alchimie venait se poser comme une science authentiquement d'origine divine. Ceci nous permet de mieux comprendre pourquoi les auteurs alchimistes islamiques professaient que l'alchimie est une science absolue, complète, qui va bien au-delà de la simple obtention de métaux rares. L'alchimie se dit en arabe *'ilm al-san'a*, littéralement « science de la fabrication ». Il ne s'agit pas d'une technique parmi d'autres, mais d'une pratique permettant au chercheur de accéder à la Sagesse divine qui a conçu l'univers et le régit à chaque instant. L'alchimiste explore progressivement les lois des transformations du règne minéral, végétal ou animal, cherchant à saisir les mouvements du vivant, de l'Esprit universel dans les règnes naturels. Jâbir défendit l'idée que l'homme est ce qu'il sait ; l'apprentissage transforme l'opérateur. L'alchimiste devient au sens propre un co-opérateur de Dieu sur la terre. Le but ultime de l'alchimie n'est donc pas l'obtention de l'or, mais bien l'élaboration d'un homme nouveau, collaborateur de Dieu, que Jâbir appelle « le Grand Homme ». Cette recherche, notons-le, n'a pas lieu simplement par un effort d'induction. Elle implique la mise en œuvre de toutes les facultés de l'esprit, et notamment des facultés imaginatives. Comme l'a souligné

Henry Corbin à propos de Jâbir ibn Hayyân et Jaldakî dans *L'alchimie comme Art hiératique* : « Nous avons ici une minéralogie, une cristallographie, une botanique, une zoologie dont les 'objets' sont à utiliser et à étudier comme des miroirs. Les êtres des trois règnes sont des miroirs où se rendent visibles les constellations du monde supérieur ». Et plus loin : « D'où l'importance de l'imagination comme faculté spirituelle indépendante de l'organisme, puisque c'est l'imagination vraie qui fait le lien entre l'opération alchimique et la transmutation intérieure. Mais l'opération est nécessaire »<sup>7</sup>.

Ici intervient assez naturellement la dimension eschatologique de l'alchimie arabe, en tout cas de celle qui s'exprime dans le corpus attribué à Jâbir ibn Hayyân. Les auteurs jâbiriens appartenaient à une mouvance chiite voyant dans l'histoire sacrale une longue lutte menée par l'élite des croyants contre les forces des ténèbres et de l'ignorance – représentée par les chefs sunnites et leurs armées. L'alchimiste jâbirien inscrit ses efforts à l'horizon d'une histoire sacrale toute tendue vers la venue du « Grand Homme » qui est le projet ultime que Dieu a conçu en créant l'homme. Les alchimistes chiites se voyaient contraints de vivre dans le secret et la dissimulation, notamment grâce à la pratique d'un ésotérisme systématique. Mais la figure messianique du « Maître de la résurrection » viendra selon eux dissiper les ténèbres et dispersera les ignorants. A ce moment, ce qui était caché, ésotérique apparaîtra au grand jour. Le dessein de Dieu dans la création du monde, et dans l'être humain tout particulièrement, sera enfin réalisé ; l'alchimie deviendra une science claire et ouverte à tous<sup>8</sup>. Ceci dit, une bonne partie des ouvrages alchimiques ont été écrits par des auteurs sunnites, ou par des philosophes non confessionnels, dans une perspective différente. L'attrait pour l'alchimie était universel et dépassa les confessions. Ainsi, à partir de la fin du 12<sup>e</sup> siècle, de nombreux traités alchimiques arabes furent traduits en latin à partir de l'Espagne, initiant une impressionnante

littérature alchimique occidentale.

Le statut des alchimistes dans le Proche-Orient islamique était quant à lui bien souvent ambigu. Il exista certainement parmi eux de nombreux chercheurs d'or artificiel, fascinés par la perspective de l'enrichissement ; voire de purs et simples charlatans dupant le public crédule, dont parfois des souverains. L'islamisation progressive de la spiritualité conduisit par ailleurs les mystiques sunnites, les soufis, à déclasser l'ambition alchimique d'accès à un savoir divin, au profit d'une attitude de dévotion pure envers Dieu. L'alchimie de Jâbir se situait finalement au fond au-delà des confessions religieuses, puisqu'elle puisait dans le Livre de la création plus que dans les Ecritures révélées. Sagesse supratemporelle, non théologique, elle était de ce fait destinée à rester cantonnée dans le travail d'individus isolés, dont seule l'énorme œuvre littéraire témoigne de la productivité et de la passion.

- 1) Robert Halleux, *Les textes alchimiques*, Turnhout, Brepols, 1979, p.64.
- 2) On pourra consulter notamment Manfred Ullmann, *Die Natur- und Geheimwissenschaften im Islam*, Leiden/Köln, E. J. Brill, 1977, p.145-191 ; Ingolf Vereno, *Studien zum ältesten alchemistischen Schrifttum*, Berlin, Klaus Schwarz Verlag, 1992, p.182-339.
- 3) V. en particulier Paul Kraus, *Le Corpus des écrits jâbiriens*, Le Caire, Imprimerie de l'IFAO, 1943, p.XVII-LXV.
- 4) V. Reza Kouhkan, *Pensée alchimique de Tughraï*, Saarbrücken, Editions Universitaires Européennes, 2015.
- 5) V. Henry Corbin, *L'alchimie comme art hiératique*, Paris, L'Herne, 1986.
- 6) Pour le débat sur la question des transmutations, v. M. Ullmann, *op.cit.*, p.249-255.
- 7) H. Corbin, *op. cit.*, p.11, 13. V. Pierre Lory, *Alchimie et mystique en terre d'Islam*, Paris, Gallimard, 2003, p.63-125 ; « Eschatologie alchimique chez Jâbir ibn Hayyân », dans *Mahdisme et millénarisme en Islam*, REMMM n°91-94, 2000, p.73-91.



## Die arabische Alchemie

*Prof. Dr. Pierre Lory*

Die Anfänge der Alchemie sind vermutlich zu Beginn unserer Zeitrechnung, in Ägypten, zu suchen, in einem hellenistisch-heidnischen Milieu voller Magie und Gnostik. Zweifellos beobachteten arabische Gelehrte alchemistische Praktiken und strebten hierauf danach, sich dieses Wissensfeld zu erschliessen. Schon früh wurden zahlreiche alchemistische Werke auf Arabisch verfasst und grossen Figuren der Antike, zum Beispiel Hermes, Pythagoras, Aristoteles, Platon, Zosimos oder Apollonius von Tyana zugeschrieben. Man nennt solche Texte pseudepigraphisch. Es lässt sich jedoch vermuten, dass schon ab dem 8. Jh. auch spezifisch islamisch-arabische alchemistische Schriften entstanden, und dass im 9. und 10. Jh. schliesslich arabische Übersetzungen von Aristoteles und Galen den arabisch-islamischen Alchemisten ihren endgültigen geistigen Referenzrahmen, ihr Weltbild vermittelten. Umgekehrt formte aber auch die islamische Geisteswelt die – ursprünglich spätantike und ägyptische – Alchemie. So identifizierten die arabischen Alchemisten beispielsweise Hermes mit dem im Koran erwähnten Propheten Idris. Solches machte aus der Alchemie eine Wissenschaft prophetischen, und somit göttlichen Ursprunges. Man praktizierte sie als ein Zugang zu einer Art göttlicher Weisheit des Universums.

Die alchemistische Praxis bestand darin, aus einer Grundmaterie durch sukzessive Destillationsvorgänge die vier Elemente Wasser (feucht), Luft (trocken), Erde (kalt) und Feuer (warm) zu erhalten. Diese Elemente sollten dann, gereinigt, zu einer neuen, harmonisch ausgeglichenen Materie zusammengefügt werden, dem „höchsten Elixier“ oder dem „Stein der Philosophen“. Dieser wird als eine wachsartige, rote Substanz beschrieben, welche, auf Blei appliziert, dieses in Silber und/oder Gold verwandeln würde. Jâbir ibn Hayyân (gest. 810?) verstand den Alchemisten als den „Grossen Menschen“, da er durch Erkenntnis transformiert würde. Ein Alchemist war also weit davon entfernt, bloss Gold herstellen zu wollen. Vielmehr sah er sich als eine Art Pendant zu Gottes Wirken in der Welt, und die alchemistischen Vorgänge als Spiegel göttlicher Gesetzmässigkeiten.

Al-Kindî (gest. 866), Ibn Chaldun (gest. 1406) und Ibn Sînâ (Avicenna, gest. 1036) vertraten in ihren Schriften jedoch die Meinung, keine Substanz könne sich in eine andere verwandeln. Ibn Sînâ beispielsweise argumentiert, es seien höchstens auf der Ebene einiger oberflächlicher Eigenschaften wie Farbe oder der Konsistenz gewisse Veränderungen zu erreichen. Interessant ist auch die Position al-Fârâbî's (gest. 950), der postuliert, die Alchemie bestehe weniger im tatsächlichen Gelingen der alchemistischen Operation, als darin, den menschlichen Geist darin einzuüben, dass er die Natur philosophisch zu begreifen lerne.

Deutsche Zusammenfassung des Artikels: Sophie Glutz